

Le Journal Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9°)
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2°)
Téléph. : CENTRAL 80-82

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

DIRECTEUR
Miguel ALMEREYDA

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
64, rue Drouot, Paris (9°)

Les Grecs et leur Roi

Les Grecs ne sont pas contents. La presse française, et particulièrement les journaux parisiens sont trop sévères...

— On nous représente, me disait hier, mon ami H..., Hellène authentique et francophile impénitent, on nous représente, tantôt comme des dégénérés incapables de vouloir, et trop faibles pour porter le poids glorieux d'un passé trop lourd ; tantôt — et ce dernier jugement n'est pas le moins cruel à notre égard qui se souvient — comme des ingrats cupides, indignes de la traditionnelle et généreuse bienveillance des Puissances protectrices... Ceux qui nous accablent de tels reproches, se rendent-ils compte des blessures qu'ils nous font ? Comment ne sentent-ils pas que Constantin, qui n'a pas une goutte de sang hellénique dans les veines, n'est pas le peuple grec qui, malgré tout, existe dans son unité morale ? N'avons-nous pas montré depuis longtemps que le roi ne représente plus la volonté du pays, mais la sienne propre, uniquement ?

— C'est juste, lui dis-je, Constantin, par deux fois en six mois, a dissout son Parlement qui avait, à la vérité, le tort grave d'être tout simplement national. Car il faut être logique. Vaudrait-il la peine d'avoir un roi s'il ne se placait, par tradition et par principe, à l'antipode de la conception républicaine, et néoconfait, sous l'autorité toute-puissante de « Son bon plaisir », le sentiment profond de la nation et les plus hautes aspirations de son peuple... Un roi ne saurait, sans déchoir, se satisfaire d'être un petit président de république. Il n'est pas fait pour le peuple. Que vaut un peuple, son âme, son histoire, son avenir, son idéal, sa dignité, auprès de la personne sacrée d'un roi ? Il est vrai cependant, que beaucoup de « gens du Roi » ne paraissent pas être exaltés de leur régime. De quoi se plaignent-ils ? Ils devraient s'élancer privilégiés d'être gouvernés par un prince trop mol et trop paresseux pour se créer chaque jour plus de heu-sons, je veux dire plus de « plaisirs », et faire perdre enfin tous ses bien-aimés sujets pour se donner l'innocent spectacle de « l'élévation » de son peuple...

— Vous êtes cruel, mon cher ami. Mais croyez que tout Hellène digne de ce nom n'ignore pas qu'un casque royal sur un pays est comme un gros nuage noir, immobile, perpétuel et fatal qui intercepte aux plantes amairées d'une région infortunée, les rayons du soleil nourricier. Chez nous, nul n'est moins aimé que le roi...

— C'est ainsi que pensait la France de la Révolution. Elle s'aperçut que les siècles siécles de monarchie qu'elle venait de subir, étaient quinze siècles d'esclavage, d'injustice, de corruption, d'indignité, de crime, quinze siècles d'illusions et corvées à merci, quinze siècles d'ignorance et de misère. Et, un beau matin, nos pères de 1789 apprirent au monde, incrédule à tant d'impossible audace, que l'Ancien Régime était aboli, et que la France était une République, une et indivisible...

— Oui, je comprends votre reproche... la Révolution... En Grèce républicaine il n'y a que le roi que la diplomatie européenne nous a imposé. La volonté de notre patrie s'est nettement affirmée, à plusieurs reprises mémorables, contre la monarchie. Pourquoi nous reprochez-vous aujourd'hui ce que vous nous avez contraints d'accepter hier ? Soyez assuré qu'il n'y a pas un vrai Hellène qui consente à courber l'échine devant un casque de roi. La meilleure preuve c'est l'émigration. La Grèce n'est plus en Grèce. Tous ceux qui portent l'Acropole dans leur âme, vivent loin de l'Acropole. La patrie d'Homère est inhospitalière à ceux de ses enfants — le grand nombre — qui gardent une âme libre, et qui ne veulent pas être assommés et avilis par une autorité néfaste qui ne fut jamais à l'unisson du sentiment populaire. Nous nous réfugiions dans l'exil... C'est notre malheur. Pourtant, dans notre détresse, un invincible espoir nous reste. Mais il ne faut pas que la France qui, pour nous est toute grande, nous abandonne. Il faut qu'elle nous comprenne dans notre douleur et qu'elle nous accorde son amour, comme au temps lointain et pourtant si proche, au temps glorieux de Navarin. Nous avons besoin de l'affection française...

Ce n'était qu'un Grec qui n'aimait pas son roi... S.-F. SAMPIERI.

Soyez bons pour les Poilus

Si l'on envoie les « poilus » en permission, c'est pour qu'ils prennent, comme on dit, « un peu de bon temps ».

Or, ce bon temps n'est-il pas un peu gâté par la sévère interdiction qui leur est faite d'entrer au café à certaines heures de la journée ?

On leur défend l'usage des boissons alcooliques, nous n'y trouvons pas à redire. D'ailleurs, ils sont privés de « gnolle » durant leur séjour de congé, ils se rattraperont au front, où l'eau-de-vie continue d'être tenue pour un complément indispensable de l'alimentation du soldat.

Mais quel mal y aurait-il vraiment à ce que, par ce temps de haine, d'humidité et de froid, nos troupiers qui se trouvent dans la rue aient licence d'entrer dans des débits et n'importe quel moment, et de s'y faire servir quelque chose de consommations anodines qui leur sont permises ?

On ne voit pas très bien pourquoi un verre de vin, un bock, une tasse de café qui sont répétés inoffensifs de 6 à 8 heures du matin et de 5 à 7 heures du soir, sont considérés comme nocifs à 10 heures du matin ou à 3 heures après midi.

Par contre, on se rend compte, hélas ! aux environs des gares, que nos pauvres bougres de troupiers seraient mieux à faire leurs adieux et à passer leurs dernières minutes de liberté, avant de prendre le train, au chaud dans un café, que sur le trottoir, dans la bise et la pluie.

Ils n'ont, dira-t-on peut-être, qu'à arriver juste à l'heure du départ, ou encore qu'à entrer dans la salle d'attente.

Arriver juste à l'heure est possible pour qui habite à Paris ; encore n'est-ce point sans risquer d'arriver trop tard. Mais pour les banlieusards, cette précision est irréalisable.

Quant à s'enfermer dans la salle d'attente, n'est-ce point consentir de gaieté de cœur le sacrifice de quelques instants de liberté, de quelques minutes d'intimité avec les siens, instants les plus précieux, minutes les plus chères, puisque ce sont les dernières avant la séparation peut-être éternelle.

Il y a ainsi, à l'entour des gares, des scènes émouvantes, des tableaux poignants, des « instantanés » navrants.

Groupes pitoyables, où la femme et les gosses éreintés se serrent contre le père qui, dans un regard attristé vers le barreau d'un « petit noir » bouillant de rage et d'angoisse, attend le train qui emportera le malheureux qui s'aggrave si péniblement la souffrance morale des adieux.

Pauvres diables solitaires qui errent mélancoliquement comme en une faction sans objet et qui, devant le comptoir, pourraient échanger quelques mots avec les concourents, mais se voient donner ainsi l'illusion de n'être point de tristesses abandonnés.

Aussi bien, pourrions-nous, si on le juge nécessaire, maintenir la rigueur du régime actuel, en ce qui concerne les hommes appartenant à la place.

Quant aux permissionnaires, il y aurait vraiment lieu d'en atténuer la sévérité.

Cette dérogation ne présenterait point de difficultés dans la pratique, puisqu'il en est appliqué une analogie en ce qui concerne la présence des soldats dans les rues après 8 heures du soir.

La garnison du camp retranché est astreinte à cette consigne. Les permissionnaires en sont affranchis.

Les autoriser à ambuler par les voies publiques plus tard que leurs camarades de Paris, c'est bien ; mais les obliger à y demeurer, n'est-ce pas excessif ?

L'EMPRUNT DE LA VICTOIRE

Dès à présent, on peut dire qu'un bel élan anime la France, et que l'Emprunt de la Victoire obtiendra un succès qui jettera un éclat nouveau sur notre puissance militaire.

Ces succès, nous le devons à tous, humbles et riches et ce ne sont pas les seuls avantages qu'offre l'Emprunt qui nous le valent.

Certainement, le public considère son rendement élevé, la marge à la hausse qu'offre son prix d'émission, l'exemption d'impôts dont il est revêtu et son inconvertibilité pendant quinze ans. Mais il songe d'avantage au pays, au devoir, qu'il a à remplir surtout vis-à-vis de ceux qui combattent là-bas.

Toutefois ce qui a été fait ne doit être qu'un commencement. Nous devons soutenir la lutte non pas seulement les armes à la main, mais aussi par ce qui est le nerf de la guerre : l'argent ! Cet argent, nous le possédons. Apportons-le donc de plus en plus à l'Etat. C'est une avance dont nous serons largement récompensés lorsque nous aurons obtenu la Victoire, cette Victoire que nous avons entre nos mains !

Enfin !

L'Action Française bondit l'Emprunt. Les néo-royalistes, gardiens fidèles de l'ancien régime, bandits de la Contre-Révolution, souhaitent l'échec de l'Emprunt. Ils veulent frapper la République à la bourse. La France aurait souffert, du même coup, tant pis.

Nous avons signalé la manœuvre de ces bandits. Nous avons félicité leur silence. Aujourd'hui, ils essayent de se rattraper.

Ils ont chargé le « rentier » de la bande, le petit Bainville, de faire un article sur l'Emprunt.

Et l'article a paru ce matin, — trop tard, après la bataille.

Nouvelles de Guerre

Depuis notre offensive de Champagne et d'Artois, la face, sur notre front a repris son aspect antérieur. Bombardements intermittents, attaques locales à front et à objectifs limités, guerre de sape et de mines, tels sont les seules opérations qui signalent nos communiqués officiels.

En Allemagne, on est d'avis que les Allemands préparent une formidable offensive pour le printemps. La chose est peut-être possible et la guerre ne peut être que pour nos ennemis, du moins dissimulé plus que sans la haute vigilance du Vieux Bon Dieu allemand, le front de Champagne s'en fut de bien peu d'être entièrement enfoncé et l'armée du Kaiser reconduite à grand fracas par delà la vallée de la Meuse.

Nos ennemis n'ont, il est vrai, qu'une confiance limitée au pouvoir du commandant ennemi et se montrent mal assurés en ce qui concerne l'avenir.

On nous avait annoncé une violente offensive allemande déclenchée dans le but d'immobiliser nos réserves et entraver notre expédition d'Orient.

La manœuvre annoncée ne s'est pas produite et ne se produira vraisemblablement pas et cela pour deux raisons. La première, parce que l'Allemagne commence à souffrir du manque d'hommes.

La seconde, parce que l'échec de la ruse allemande serait incontestablement suivie d'une contre-offensive désastreuse pour l'assaillant.

Nous pouvons ainsi prévoir un hiver calme sur notre front et compter sur la joie de revoir nos permissionnaires.

R. L.-P.

Le Front anglais

COMMUNIQUÉ DU MARÉCHAL FRENCH

Londres, 27 novembre. — Voici le communiqué du Maréchal French, en date du 26 novembre, 7 heures 50 du soir :

« Notre artillerie a bombardé avec succès plusieurs parties des tranchées de l'ennemi pendant ces quatre derniers jours, détruisant les réseaux de fils de fer barbelés et faisant des brèches aux parapets. A ces bombardements, l'ennemi n'a répondu que faiblement. L'artillerie ennemie a toutefois été active au nord d'Albert, au nord de Loos, au nord de Ploegsteert et à l'est d'Ypres.

« Dans la soirée du 22 novembre, l'ennemi a prononcé une violente attaque à l'aide de bombes contre un entonnoir occupé par nos troupes, au sud de la route de Béthune-La Bassée. Cette attaque a été repoussée. « Les opérations de mines se sont poursuivies sans interruption des deux côtés pendant les deux derniers jours. Le 23, nous avons fait exploser une mine juste au nord de la route de Béthune-La Bassée et nous avons occupé l'entonnoir. Le 24, une mine ennemie a fait explosion au sud de Cunchy, entraînant l'effondrement nos tranchées. « Hier, l'ennemi a fait exploser des mines près de Carnoy et à Givenchy. « Vingt-trois de nos avions ont bombardé avec succès un campement allemand à Achiet-le-Grand, au nord-est d'Albert. L'ennemi a répondu au moyen d'un seul avion, qui a laissé tomber six bombes près de Bray, ne causant aucun dommage. »

Le Front italien

La prise de Goritz

Le Daily Mail a transmis la dépêche suivante sans qu'on ait reçu à l'heure actuelle, d'autre confirmation.

Milan, jeudi. — On reçoit à l'instant la nouvelle que Goritz serait tombé aux mains des Italiens.

D'autre part, on télégraphie au « Daily Mail » :

Milan, 26 novembre. — La bataille fait encore rage autour de Gorizia et sur le Carso. Des prisonniers autrichiens disent qu'un régiment bosniaque a été rejeté du Mont San Michele. Les Autrichiens se cramponnent désespérément aux flancs du Mont Calvaire, dont les pentes descendent abruptes vers Gorizia.

Les combats ont été particulièrement violents aux environs d'une grosse colline connue sous le nom de « Trou du Diable » qui constitue un point stratégique important sur la route qui, du nord, se dirige vers Gorizia. Les Autrichiens tiennent encore cette grosse colline, mais au prix d'immenses sacrifices. Les Italiens continuent vigoureusement l'attaque et on pense que Gorizia ne pourra pas être défendue bien longtemps.

Le Front serbe

Los Allemands trouvent la campagne dure

Lausanne, 27 novembre. — (Dépêche particulière de l'« Information »). — Le correspondant de la « Gazette de Voss » sur le front serbe télégraphie aux plusieurs opérations ont débordé menaçant d'emporter les points.

Les troupes souffrent du froid et de la neige, et de nombreux soldats ont eu les pieds gelés.

La retraite serbe s'effectue en bon ordre

Genève, 26 novembre. — On mande de Salonique à la « Tribune de Genève » :

« La retraite serbe, dit ce journal s'effectue en bon ordre et chaque pouce de terrain est soigneusement défendu. »

« Au sud-est de Prédina, les Serbes ont combattu et ont infligé des pertes. »

« Au sud-est de Leskovatz, les Bulgares se retirent sur Krouchevitz. »

« Sur le même front de Leskovatz les Bulgares auraient été repoussés du territoire où la lutte continue. »

Les Serbes livrent bataille devant Prilep

Salonique, 25 novembre. — L'armée serbe, continuant de battre en retraite sans une nouvelle direction, vers Monastir, a

attaqué les forces bulgares qui couvraient Prilep. La bataille se poursuit. Le résultat en est encore inconnu. Les renforts britanniques débarquent toujours.

La résistance sur la Cerna

Salonique, 26 novembre. — Comme conséquence de la retraite des Serbes de Katchani vers Monastir, le haut commandement a fait brûler hier soir les ponts de Vozarof et de Gradsko, après que les dernières patrouilles françaises, venant de Debrista, Morzen et Camendol, eussent regagné la rive droite de la Cerna.

Désormais la Cerna constitue une position stratégique importante contre des attaques éventuelles bulgares.

Le Bulgare se méfie du Turc

La presse bulgare est unanime à déclarer qu'après l'occupation de la Macédoine serbe, la Bulgarie aura accompli sa mission jusqu'au bout, car le pays n'est disposé à consentir de nouveaux sacrifices pour des avantages que l'on ne voit pas.

L'opinion publique bulgare semble mal à l'aise devant la présence de forces turques en Thracie. Cinq divisions turques sont à Soffi, une à Mustapha-Pacha, une à Varna et une autre à Bourgas.

D'autre part, la presse turque dit que la question relative à la Thracie doit être définitivement réglée avec le concours de l'Allemagne, car cette région contrairement aux déclarations de M. Radoslavoff, doit être attribuée à la Turquie.

Au secours des Alliés

Arrivée de nouveaux renforts

Athènes, 27 novembre. — Selon la « Patrie » les contingents alliés débarqués déjà à Salonique dépasseraient 125.000 hommes abondamment pourvus de matériel et de munitions. Les débarquements s'effectuent avec la plus grande régularité ; les Alliés débarquent près de 4.000 hommes par jour.

« La « Patrie » apprend également de bonne source que de nouvelles forces alliées se seraient déjà embarquées à destination de Salonique ; elles s'élevaient à 40.000 hommes ou peut-être à 45.000 hommes.

« L'avant-garde russe à Rani

Genève, 26 novembre. — D'après la « Gazette de Francfort », le premier échelon de l'armée russe qui se trouve à la porte du Danube à Rani se compose d'une brigade de chasseurs de montagne, de quatre régiments de cosaques et d'artillerie.

En Grèce

Vers l'accord

Londres, 27 novembre. — Du « Times » : Dans la note qu'il a remise au gouvernement d'Athènes, le gouvernement d'Alliés le chemin de fer qui relie Salonique à la frontière serbe. Il consent, d'autre part, à procéder à une démobilitation partielle et à retirer les troupes grecques du voisinage de Salonique.

Athènes, 27 novembre. — Le bruit de la libération de huit classes semble devoir se confirmer.

En Allemagne

On se gâte à Berlin

Copenhague, 26 novembre. — Plusieurs voyageurs venant de Berlin racontent que des émeutes se sont produites dans cette dernière ville dans la nuit de mercredi à jeudi. A l'exception des messages officiels, aucune dépêche n'est parvenue à Copenhague au Danemark. On ne peut donc dire si les nouvelles données par les voyageurs en question sont exactes.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

Aucun événement à signaler au cours de la nuit.

Dans la journée d'hier, entre Forges et Béthincourt, à l'ouest de la Meuse, une émission de gaz sulfureux lancés par l'ennemi, sans attaque d'infanterie, est restée sans résultat.

Dans la même journée, un avion allemand est tombé dans l'Aisne un peu à l'est de Berry-au-Bac. Les aviateurs ont pu se sauver et la nage. Quelques obus de nos batteries ont détruit l'appareil.

Les Fonctionnaires de la République

Cinq préfets qui appartiennent à l'armée territoriale vont, sur leur demande, être mobilisés. Leur classe ayant été appelée, ils ont demandé à ne pas bénéficier de ce qui pourrait sembler une faveur.

Ces préfets sont : MM. Peytral, préfet de l'Ain ; Roth, préfet du Morbihan ; Mauviel, préfet du Lot-et-Garonne ; Duvernois, préfet de Tarn-et-Garonne, et Goubil, administrateur du territoire de Belfort.

L'un de ces préfets, M. Peytral, est sous-lieutenant. Les autres sont simples soldats.

On assure qu'ils seront incorporés dans les pelotons spéciaux où l'on forme les officiers.

Ces cinq préfets partiront pour l'armée au milieu de décembre.

« Sur leur demande », entendez-vous bien ?

Gageons que les bédoux qui, de leurs sacristies, glapissent contre les préfets, ne suivront pas leur exemple.

Il y a un des évêques qui, par leur âge, appartenant à l'armée territoriale.

N'en leur soit pas moins vigoureux.

A leur tour !

La Grève continue chez Albert

La grève continue. C'est une question de principe qu'invoquent MM. Volterra et Dumien — car ce dernier ne doit pas être oublié dans cette grève, bien qu'il restât adroïtement dans la coulisse pour imposer à leurs gars les vingt sous de frais par jour.

On peut déjà être surpris que ce principe, établi avant la guerre, soit encore en vigueur maintenant que la vie renchérît tant. Cette surprise sera d'autant plus grande que M. Volterra reconnut lui-même que le personnel qu'il avait embauché était trop nombreux pour faire ses frais. Cette raison pouvait donc lui permettre de donner satisfaction à ses employés. Mais l'autorité du maître eût été amoindrie. « Je veux, dit-il, que mes gars soient à ma merci, et non moi à la leur. » Et alors, il accorde aux rengais qu'il embauchés depuis la grève ce qu'il refusait à son premier personnel : la suppression des frais.

Une mise au point

Pour justifier sa conduite, M. Albert, dans ses déclarations à un de nos confrères, prétend que la question des frais était une affaire entendue avec ses gars avant l'ouverture de l'établissement.

Ceci est complètement inexact.

Les frais que devaient payer les gars n'avaient été consentis par eux dans le cas où ils seraient obligés de porter des chaussures blanches et des chaussures décolorées, afin d'assurer le nettoyage qui ne pouvait, dans ces conditions, être fait par eux. Mais cette condition n'ayant pas subsisté dans le contrat, la question des frais tomba donc d'elle-même.

« Et si, devant la délégation syndicale, ce patron peu scrupuleux déclara qu'il n'avait pas à suivre comment M. Spiess traitait son personnel », il est cependant douteux d'établir la différence des deux manières de faire :

M. Spiess, Autrichien, avait décidé : Pas de frais ; journée de dix heures ; port libre de la moustache ; primes sur certaines consommations ; repos hebdomadaire.

MM. Albert, Volterra et Dumien, Français : Suppression de la moustache ; seize heures de travail ; frais.

Est-ce là œuvre de bons patriotes ?

N'est-ce pas dans ces moments douteux que nous traversons, donner motif à conflit ?

Du nouveau

Et ce n'est pas encore à l'avantage de ces messieurs. Le chef du personnel vient d'être congédié comme fautif de cette grève. On lui reproche de n'avoir pas su éviter la cessation du travail. C'est le pelé, le galeux dont vient tout le mal. Et cependant c'est à lui que MM. Volterra et Dumien doivent d'être à la tête de cet établissement. La reconnaissance n'est pas en honneur chez l'ancien pisteur du « Rat mort ».

Il est vrai qu'il faut un tête de Turc à cet orgueilleux qui oublie par trop les temps obscurs de ses débuts.

R. Bontemps.

Une réunion temporaire des garçons limonadiers-postalaires a lieu cet après-midi, à 3 heures, rue Richelieu, 85, avec le concours de citoyens Loyal et Jouhaux.

Une délégation du Syndicat doit être également reçue ce tantôt au ministère du Travail, pour soumettre au ministre les diverses revendications de la corporation.

Des permissions de théâtre aux soldats de Paris

Bravo, monsieur le Gouverneur ! Une mesure regrettable avait été prise qui portait un préjudice sérieux à l'industrie du spectacle. Les soldats de la garnison de Paris devaient être rentrés tous les soirs à 8 h. 30.

Par son ordre du général gouverneur militaire en date du 25 novembre 1915 (note n. 13.007 1/D), les permissionnaires venant de l'extérieur pourront circuler librement sans limite d'heure et des permissions de théâtre seront accordées aux troupes du camp retranché de Paris, le samedi et le dimanche soir.

Tous les Parisiens approuveront l'heureuse décision du général Maunoury.

Voici le texte de cette décision qui n'a encore été publiée par aucun journal :

« Par ordre du Général Gouverneur militaire en date du 25 novembre 1915 (note n. 13.007 1/D), les dispositions relatives au régime des permissionnaires dans le camp retranché et les consignes déterminant les libertés de circulation des permissionnaires et des convalescents seront dorénavant fixées pour les hommes de troupe par les règles suivantes :

« 1° Troupes du camp retranché : « Sans cas d'extrême urgence, il ne sera accordé aucune permission pendant la semaine en dehors des permissions de la journée du dimanche ou de 24 heures du samedi au dimanche. »

« Il pourra être accordé des permissions de théâtre les samedi et dimanche soir. »

« 2° Permissionnaires venant de l'extérieur : « Ces permissionnaires pourront circuler librement sans limite d'heure. »

« 3° Militaires en congé de convalescence : « Mêmes dispositions qu'au paragraphe 2° ci-dessus. »

CE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

Quant à M. Gabriel Hanotaux, il avait à lire un rapport sur le prix de vertu. Presque tous ces prix sont attribués à des religieuses ou à des curés : 6.000 francs à la sœur des Garets ; 5.000 francs à la sœur Delage ; 1.000 francs à la mère Zénate, supérieure des sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; 2.000 francs aux sœurs de la Providence de Mende ; 800 francs à l'abbé Dumont ; 300 francs aux religieuses du Tiers-Ordre, etc., etc.

Quand, par hasard, se trouve un nom d'instituteur, il s'agit d'un instituteur... libre, c'est-à-dire clérical.

Cette partialité de l'Académie ne devrait pas être tolérée plus longtemps. L'Etat a le devoir de reprendre à l'Académie l'argent qui lui a été confié et dont elle fait un emploi qui n'est pas conforme aux volontés des légataires.

Georges CLAIRET.

La Calotte sous la Coupole

L'Académie française abuse de plus en plus de sa situation privilégiée. Elle affirme arrogantement son cléricalisme agressif, et, abusant de la confiance qu'on place en elle des braves gens, généraux mais candides, elle réserve aux réactionnaires et aux gens de calotte l'argent qui lui a été confié pour récompenser tous les mérites, les mérites des instituteurs aussi bien que ceux des nonnes.

« Or, hier encore, on a pu constater que l'Académie française ignore systématiquement les instituteurs et qu'elle méprise les écrivains indépendants. »

M. Etienne Lamy, qui fut autrefois député républicain, mais n'a jamais cessé d'être un clérical militant, avait à louer les écrivains morts au champ d'honneur. Son discours fut une diatribe de capucin fanatique.

Pas un mot, par exemple, sur les frères Bonnell, dont l'un cependant eut une part du prix Fabien. Parurent les frères Bonnell étaient républicains, libres-penseurs et socialistes.

Par contre, M. Lamy s'étendit avec une complaisance de chanoine sur les pseudomérites littéraires du capitaine Max Dumic. Le capitaine Dumic était certes un brave. Il rentra du service à 54 ans et mourut pour la France, en remplaçant, dans une mission dangereuse, un de ses sous-officiers chargés de famille. Mais son œuvre « littéraire » consiste en quelques médiocres pamphlets. Mais dans ces pamphlets, c'est le franc-maçonnerie que Dumic attaque. Il n'en faut pas plus pour être, sous la Coupole, un grand écrivain.

Nolans, à ce propos, une singularité. D'après le « Journal des Débats » que le gazette des bandits néo-royalistes reproduit en exultant, M. Etienne Lamy aurait dit : « Dumic reconnaît que le principal agent de ce désordre est la politique, et qu'elle joint à son anarchie spontanée une discipline occulte. Dans le Secret de la franc-maçonnerie il est dit que la société maçonnique a pour son origine, à nos intérêts par ses desseins internationaux, à la constaté qu'elle mène la lutte contre le catholicisme ; il considère les croyances religieuses comme des protectrices de la société, et quand la rupture du Concordat voute les églises de France à l'abandon, c'est lui qui abandonne tout le reste pour se faire le pèlerin des églises menacées. »

Or, ces mots « dans le Secret de la franc-maçonnerie » il déclare... ne figurent pas dans le texte officiel du rapport de M. Lamy tel qu'il nous a été communiqué par le secrétaire de l'Institut. Voici le texte officiel :

« Les vices dont souffrait l'art élitiste ceux dont souffrait la société. Dumic reconnaît que le principal agent de ce désordre est la politique, et qu'elle joint à son anarchie spontanée une discipline occulte contre toutes les traditions et que des traditions la plus attaquée est la foi religieuse. Il tient cette foi pour la base de tout ordre, il la défend donc. Lorsque la rupture du Concordat voute les églises de France à l'abandon il se fait le pèlerin des églises menacées, et ses études, sans égales pour la beauté de son visage, inachèvement qui fit peu à peu la généralité de son âme à défendre pour les autres un bien dont il n'avait pas sa part. »

« Quel est ce mystère ? »

Le Journal des Débats est d'une loyauté professionnelle qui ne peut être l'objet du moindre soupçon. C'est donc M. Lamy qui donne deux versions de son discours : l'une polémique à l'usage des journaux conservateurs ou libéraux ; l'autre, plus prudente, à l'usage des organes républicains.

Quant à M. Gabriel Hanotaux, il avait à lire un rapport sur le prix de vertu. Presque tous ces prix sont attribués à des religieuses ou à des curés : 6.000 francs à la sœur des Garets ; 5.000 francs à la sœur Delage ; 1.000 francs à la mère Zénate, supérieure des sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; 2.000 francs aux sœurs de la Providence de Mende ; 800 francs à l'abbé Dumont ; 300 francs aux religieuses du Tiers-Ordre, etc., etc.

Quand, par hasard, se trouve un nom d'instituteur, il s'agit d'un instituteur... libre, c'est-à-dire clérical.

Cette partialité de l'Académie ne devrait pas être tolérée plus longtemps. L'Etat a le devoir de reprendre à l'Académie l'argent qui lui a été confié et dont elle fait un emploi qui n'est pas conforme aux volontés des légataires.

Georges CLAIRET.

Michel Bréal

Cet après-midi ont eu lieu les obsèques de Michel Bréal, le grand savant qui honora la France par son caractère autant que par son talent.

Bourse de Paris

Entrée presque complète d'affaires, les cours oscillent aux environs de cours pratiqués la veille.

Fonds d'Etat : Français 3 100, 61.50 ; 3 112 100, 60.95 — Russes 1891, 50.95 — Extérieure, 95.30.

AUX ÉCOUTES

Il est chef de service dans un grand quotidien. Autrefois, chez les frères, on lui apprit l'art d'écrire en français et de composer des narrations...

Le départ aura lieu devant le vestiaire, maison Legros, 26, route de Versailles Presnes-les-tungis.

Marche

Bellevue Amical Club. — Ce soir à 8 heures, porte de Vincennes, Marc Cécil, partira pour un raid d'entraînement sur le parcours officiel des Amis pédestres.

A. Bontemps.

Tribune des Lecteurs

Défendons-nous!

Dans le « Bulletin des Réfugiés du Nord » du 6 novembre, on pouvait lire un article ayant pour titre « Pour l'Histoire » (1) et pour sous-titre « Octobre 1914 en Flandre française ».

« Nous continuons la publication de la relation si intéressante (?) et si exacte (!!), etc. »

« Leur résistance (celle des territoriaux) à Orchies notamment, en présence de forces considérablement supérieures, mit en fuite les Allemands qui, pour se venger des pertes subies, incendièrent systématiquement la petite ville, à l'aide de pastilles fusantes et de jets de liquides enflammés; seules les quelques maisons des bons clients de la Germanie furent épargnées grâce aux mots de sauvegarde habituels écrits à la craie sur la porte d'entrée: « Rue Leu, 20 verschoren », c'est-à-dire: « Braves gens à épargner. »

El dit que c'est le journal officiel du Comité des réfugiés du Nord qui s'exprime ainsi: « A-t-il relevé quelque fait isolé? Qu'il s'explique et donne des preuves, au lieu de jeter la suspicion sur toute une catégorie de gens honorables qui ont su et savent faire leur devoir. »

« Je me dispenserais de m'étendre davantage, et mes lecteurs, au moyen des renseignements qui suivent, pourront juger. Les braves dont il s'agit d-dessous ont eu leurs propriétés orchésiennes épargnées par les hordes incendiaires teutonnes: »

« Le notaire Jean Dubus, parti comme lieutenant, qui fut décoré de la Légion d'honneur et nommé capitaine, est mort glorieusement au champ d'honneur; ses actes d'héroïsme ne se comptent plus. »

« Le docteur Leclercq, aide-major de première classe, fut fait prisonnier à Maubeuge. Revenu en France lors de l'échange du service de santé, a repris le poste que lui a confié l'autorité militaire. »

« Le docteur Hayez, aide-major lui aussi, n'a cessé de soigner nos blessés depuis le début de la campagne. Son dévouement a fait l'admiration de tous. »

M. Louis Sajoj, fils de M. Sajoj, pharmacien, est maintenant en Serbie. M. Arsène Legue est tombé héroïquement à l'ennemi. M. Paul Laurent, de la maison Laurent et Martin, lui aussi est mort glorieusement au champ d'honneur.

O. FAUCONIER.

Groupes et Syndicats

Les ouvriers boulangers réunis sur convocations de leur chambre syndicale le jeudi 25 novembre 1915 après avoir entendu différents orateurs approuvèrent l'attitude du conseil syndical dans l'action menée, pour obtenir que le projet de loi portant la suppression du travail de nuit en boulangerie soit discuté aussitôt que possible.

Le Conseil Syndical.

Réunions de ce soir

- Syndicats: A 20 heures. — Travailleurs municipaux et départementaux (B. du T.). A 21 heures. — Transports et manutentions (à la permanence). A 22 heures. — Sœurs coupeuses, moulurières (B. du T.). Parti Socialiste: A 20 heures. — 16e section (56, rue d'Anteuil). A 21 heures. — 17e section (67, rue Pouches). A 22 heures. — 18e section (67, rue Pouches).

Réunion de dimanche

- Syndicats: A 8 heures 30. — Siège cuir 2, rue Saint-Bernard. A 9 heures. — Voiture (au siège). — Miroitiers.

LES PLANCHES

ÉCHOS

Le Concert Européen a rouvert ses portes. Dans l'élégante salle de la rue Biot, un nombreux public assistait, avant-hier, à la soirée d'inauguration. Le programme était très habilement composé. Des films de première qualité, tels que: « Édouard et sa femme », « Mère Française », « Sous deux Drapeaux ».

Courier des Spectacles

Concert Mayol. — Mayol ne chantera plus que quelques jours chez lui. Demain dimanche, dernière matinée avec le célèbre chanteur et sa troupe. Au Capitole, 25, rue Caumartin. Demain à 2 heures 30, matinée. Enlèvement, ses chansonniers et la Revue. Chez Senga, 25, rue Fontaine. Demain à 8 heures 30, Concert. Nouveau Cirque, 8 h. 30, Attractions.

PETITES ANNONCES

- ALIMENTATION: LINDRE exquise, la pièce 222 litres, franco. PAFES grand arôme, veris ou sorbeuses, franco par colis postaux. MARIAGES: Mlle STELLE, 33, rue Pigalle, mariages toutes situations. COURS ET LEÇONS: STENOGRAPHE-DACTYLO, 15, 10 fr. par mois. DIVERS: MONTRES, bijoux, pendules. TRAVAUX PHOTOGRAPHIQUES, artistiques et industriels. LEÇONS D'ANGLAIS à domicile par demoiselle anglaise.

TOUS LES SPORTS

Le dimanche sportif

- Football-Association: Coupe Nationale (U.S.P.S.A.). Coupe de la Défense Nationale. Coupe de l'Avvenir (U.S.P.S.A.). Hockey sur glace. Cross-Country.

EMPRUNT 5% DE LA DÉFENSE NATIONALE. Aux Déposants de la Caisse d'Épargne. AVEZ-VOUS SOUSCRIT? Tous les soldats de l'Épargne française doivent répondre à l'appel.

Vous pouvez boire les yeux fermés! Lithinés du Dr Gustin. Un franc la boîte de 12 paquets permettant de faire 12 litres d'eau minérale.

LOUVRE PARIS. Lundi 29 Novembre. RABAIIS DE 40 à 50% sur tous les Objets déclassés. Costumes Tailleur, pour Dames. Robes pour Dames. Jupons satinés, coupe nouvelle.

MARTINI VERMOUTH DE TURIN. Le Meilleur. La Guerre qui tuera la Guerre par H.-G. WELLS. (Traduction de GEORGES-BAZILE)

AUX GALERIES LAFAYETTE PARIS. Lundi 29 Novembre. Première Journée des SOLDÉS. Notre exposition de Jouets et Etrennes aura lieu Lundi 6 Décembre.